

ils la trouvèrent revêtue de ses habits de reine et de déesse et couchée sans vie sur un lit d'or. Iras, l'une de ses femmes, était morte à ses pieds. L'autre, Charmion, se soutenant à peine, lui arrangeait d'une main défaillante, le diadème autour de la tête. Un des soldats d'Octave lui cria avec fureur :

— Voilà qui est beau, Charmion!

— Très beau, en effet, répondit-elle, et digne de la fille de tant de rois!

Et elle tomba morte au pied du lit.

Cette scène est si noblement tragique qu'on ne peut se la représenter sans un frémissement d'admiration. Il faut savoir gré à celle qui en prépara le spectacle et qui en légua la mémoire aux artistes et aux poètes. On aimait Cléopâtre dans Alexandrie et ses statues ne furent point renversées après sa mort. C'est donc qu'elle était moins méchante que n'ont dit ses ennemis. Et puis il ne faut pas oublier que la beauté est une des vertus de ce monde.

## JUDITH GAUTIER <sup>1</sup>

### I

C'est la fille du poète. Dans cette petite maison de la rue de Longchamp où, comme il est dit des princesses dans les contes de fées, elle grandissait chaque jour en sagesse et en beauté, Judith apprit dès l'enfance à comprendre et à goûter les formes d'art les plus exquises, les plus rares, les plus étranges. Son père, en parlant comme en écrivant, était un incomparable assembleur de merveilles. Au milieu de ses causeries familières, il faisait, sans y songer, des évocations magiques. Cette maisonnette, baignée l'hiver des brumes de la Seine et des vapeurs du Bois, s'emplissait, à la voix du maître, de toutes les poésies de l'Orient rêvé.

Il me souvient d'avoir vu là, un soir, sur une des tablettes de la bibliothèque, le masque d'or d'une momie

1. *La Conquête du Paradis*, par Judith Gautier (dans la bibliothèque des romans historiques. Armand Colin, éditeur). 4 vol.

égyptienne qui brillait dans l'ombre, et je n'oublierai jamais l'impression d'harmonie que me donna cette figure sacrée, aux longs yeux ouverts, dans le cabinet de travail du poète qui composa le *Roman de la momie* et son incomparable prologue. C'est là qu'enfant Judith Gautier se nourrit de poésie et apprit à aimer la beauté exotique. Pour que son éducation d'artiste fût complète, il ne lui manqua rien, sinon peut-être le commun et l'ordinaire.

Et la fille du poète était si merveilleusement douée qu'elle écrivit, n'ayant pas vingt ans, un livre parfaitement beau dont le style resplendit d'une pure lumière. Les connaisseurs savent que je veux parler du *Livre de Jade*, recueil de poèmes en prose, inspirés, si l'on en croit l'auteur, des lyriques de la Chine. Judith Gautier avait appris le chinois à l'âge où les petites demoiselles n'étudient ordinairement que le piano, le crochet et l'histoire sainte. Je doute pourtant qu'elle ait trouvé dans Thou-Fou, Tché-Tsi ou Li-Taï-Pé tous les détails des fins tableaux contenus dans le *Livre de Jade*; je doute que les poètes du pays de la porcelaine aient connu avant elle cette grâce, cette fleur qui vous charmera dans tel de ces morceaux achevés, qu'on peut mettre à côté des poèmes en prose d'Aloysius Bertrand et de Charles Baudelaire, dans le petit tableau de l'*Empereur*, par exemple :

## L'EMPEREUR

Sur un trône d'or neuf, le Fils du Ciel, éblouissant de pierreries, est assis au milieu des mandarins; il semble un soleil environné d'étoiles.

Les mandarins parlent gravement de graves choses; mais la pensée de l'empereur s'est enfuie par la fenêtre ouverte.

Dans son pavillon de porcelaine, comme une fleur éclatante entourée de feuillage, l'impératrice est assise au milieu de ses femmes.

Elle songe que son bien-aimé demeure trop longtemps au conseil et, avec ennui, elle agite son éventail. Une bouffée de parfums caresse le visage de l'empereur.

« Ma bien-aimée, d'un coup de son éventail m'envoie le parfum de sa bouche. » Et l'empereur, tout rayonnant de pierreries, marche vers le pavillon de porcelaine, laissant se regarder en silence les mandarins étonnés.

Dès lors, Judith Gautier avait trouvé sa forme; elle avait un style à elle, un style tranquille et sûr, riche et placide, comme celui de Théophile Gautier, moins robuste, moins nourri, mais bien autrement fluide et léger.

Elle avait son style, parce qu'elle avait son monde d'idées et de rêves. Ce monde, c'était l'Extrême Orient, non point tel que nous le décrivent les voyageurs, même quand ils sont, comme Loti, des poètes, mais tel qu'il s'était créé dans l'âme de la jeune fille, une âme silencieuse, une sorte de mine profonde où le diamant se forme dans les ténèbres. Elle n'eut jamais pleine conscience d'elle-même, cette divine enfant. Gautier, qui l'admirait de toute son âme, disait plaisamment : « Elle a son cerveau dans une assiette. » Judith Gautier a inventé un Orient immense pour y loger ses rêves. Et c'est bien du génie, cela !

Sans être grand critique de soi-même, elle a quelque soupçon de ce qu'elle a fait, s'il est vrai, comme on le dit; qu'elle ait toujours montré la plus grande répugnance à voyager en Orient. Elle n'a pas vu la Chine et le Japon; elle a fait mieux : elle les a rêvés et elle les a peuplés des enfants charmants de sa pensée et de son amour.

Son premier roman, je devrais dire son premier poème (car ce sont là vraiment des poèmes) est le *Dragon impérial*, un livre tout brodé de soie et d'or, et d'un style limpide dans son éclat. Je ne parle pas des descriptions qui sont merveilleuses. Mais la figure principale, qui se détache sur un fond d'une richesse inouïe, le poète Ko-Li-Tsin, a déjà ce caractère de fierté sauvage, d'héroïsme juvénile, de chevalerie étrange, que Judith Gautier sait imprimer à ses principales créations et qui les rend si originales. L'imagination de la jeune femme est cruelle et violente dans cette première œuvre, mais elle a déjà et définitivement cette chasteté fière et cette pureté romanesque qui l'honorent.

Peu après le *Dragon impérial* vint l'*Usurpateur*, qui dès son apparition fut emporté dans une grande faillite de librairie. Le public ne le connut guère. Et pourtant c'est une pure merveille, le chef-d'œuvre de madame Judith Gautier, et un chef-d'œuvre de notre langue. Il reparut plus tard, sous un titre qui convient mieux à la splendeur charmante du livre, il s'appela la *Sœur du Soleil*. Je ne sais rien de comparable à ces pages trempées de lumière et de joie, où toutes les

formes sont rares et belles, tous les sentiments fiers ou tendres, où la cruauté des hommes jaunes s'efface à demi dans la gloire de cet âge héroïque où le Nippon eut sa chevalerie et la fleur de ses guerriers. Il y a des mois que je n'ai lu la *Sœur du Soleil*, ou pour mieux dire l'*Usurpateur*, car je vois encore ce titre sur la couverture verte de l'édition originale qui était ornée d'un dessin de l'auteur. Il y a même des années, et pourtant je puis citer de mémoire, sans crainte de me tromper, une phrase entière de ce livre, une de ces phrases comme on en trouve dans Chateaubriand et dans Flaubert, qui feraient croire que la prose française, maniée par un grand artiste, est plus belle que les plus beaux vers. Voici cette phrase, détachée de tout ce qui l'entoure :

Le ciel ressemble à une grande feuille de rose. C'est le dernier pétale du jour qui s'effeuille, du jour qui tombe dans le passé, mais dont notre esprit gardera le souvenir, comme d'un jour de joie et de paix, le dernier peut-être.

Je n'ai pas le livre sous la main. J'en suis fâché, moins encore parce que je ne puis collationner ces lignes d'un sentiment à la fois si gracieux et si mélancolique, que parce qu'il me semble que c'est être privé d'une des délicatesses de la vie que de n'avoir pas sous la main un livre comme la *Sœur du Soleil*.

Il faut citer, avec ces deux ouvrages, *Iskender*, qui est l'histoire légendaire d'Alexandre d'après les traditions de la Perse. Ces trois livres sont les trois plus beaux

joyaux de cette reine de l'imagination. On aurait voulu peut-être que la pensée magnifique de madame Judith Gautier, comme la Malabaraise de Baudelaire, ne vint jamais dans nos climats humides et gris, qui ne sont point faits pour sa beauté rare. L'observation a été faite cent fois : cette danseuse, qui tout à l'heure, sur la scène, donnait à ses mouvements une grâce légère, un rythme, une volupté d'art qui était la poésie même et le rêve, voyez-la maintenant dans la rue : elle marche lourdement et son allure n'a rien qui la distingue de la foule obscure. Quand le poète du *Dragon impérial* et d'*Iskender* quitte le monde féerique de l'Orient qu'elle a rêvé, de son Orient où elle a mis son âme, quand elle entre dans les réalités de la vie moderne, elle perd dans nos brouillards sa grâce divine. Elle est encore un habile et rare conteur, mais adieu la poésie, adieu le charme ! *Lucienne* et *Isoline*, malgré tout leur mérite, sont bien loin de valoir la *Sœur du Soleil* et cette jolie *Marchande de sourires*, qu'on était si content d'admirer à l'Odéon.

## II

On retrouve dans la *Conquête du Paradis* cette imagination héroïque et pure, ce je ne sais quoi de noble et de divinement enfantin qui fait le charme des romans de Judith Gautier.

Je parle comme d'un livre nouveau de la *Conquête du Paradis* que M. Armand Colin vient de publier dans sa Bibliothèque de romans historiques. Je n'ignore pas que le livre date de plusieurs années ; mais il est tellement changé et acéré dans cette dernière édition qu'on peut dire que c'est aujourd'hui seulement qu'il a sa forme parfaite.

C'est un roman historique, puisque l'action nous fait assister à la prise de Madras en 1746, aux démêlés de Dupleix et de la Bourdonnais, à la défense victorieuse de Pondichéry contre l'armée et la flotte anglaises et à l'acquisition que fit cet habile Dupleix pour la France de 900 kilomètres de côtes entre la Krishna et le cap Comorin. C'est un roman historique, puisque le héros en est ce Charles Joseph Patissier, marquis de Bussy-Castelnaud, qui défendit Pondichéry avec autant de courage que d'intelligence, et c'est si bien un roman fait sur l'histoire, que l'auteur, après avoir raconté la prise admirable de Gengi, se donne la joie patriotique d'écrire en note, au risque de troubler l'harmonie de sa fiction : « Il est inutile de faire remarquer que le récit de ce fait d'armes extraordinaire, presque invraisemblable, n'est qu'un mot à mot historique, rigoureusement exact. »

Sans doute, c'est un roman historique. Au fond, madame Judith Gautier entend l'histoire à la manière d'Alexandre Dumas père, et je ne dis pas que, pour un romancier, ce soit une mauvaise manière. Elle aime les messages apportés mystérieusement au milieu des fêtes et qui changent soudain les nuits joyeuses en veillées

d'armes. Elle aime les grands coups d'épée et les rendez-vous d'amour, quand ils sont très périlleux. Son Bussy est d'une bravoure charmante. On ne sait pas comment il n'est pas mille fois tué. Il échappe par miracle à des dangers dont la seule idée donne le frisson, et c'est ce qu'il faut dans un roman de cape et d'épée. Ce jeune Bussy est un cadet qui pour être de Soissons ne le cède en aventureux courage à aucun cadet de Gascogne, pas même à d'Artagnan.

Il aime Ourvaci, la reine de Bangalore, qui est une de ces figures de rêve que madame Judith Gautier excelle à peindre. Dans sa magnificence étrange et sa grâce exotique, dans sa fureur sauvage et dans sa tendresse héroïque, Ourvaci, la divine Ourvaci ne pouvait être conçue que par la fille de Théophile Gautier. Qu'elle passe à cheval comme une divinité chasserresse et guerrière, ou que, sur la terrasse de son palais, elle sorte d'un nuage de colombes familières et se montre enveloppée d'une gaze d'or, ou bien encore qu'au fond de sa chambre d'ivoire, couchée sur des coussins dans des voiles qui baignent comme une vapeur ses jeunes formes, elle offre à l'amant audacieux un baiser unique qu'il payera de sa vie, Ourvaci apparaît (c'est Judith Gautier elle-même qui parle), comme « l'incarnation de cet Hindoustan splendide et perfide, où les fleurs, au parfum trop fort, font perdre la raison et tuent quelquefois. »

L'amour n'a pas la même figure dans tous les pays. Pour M. de Bussy, qui est capitaine de volontaires,

c'était sans doute l'enfant ailé, tout blanc dans les grands parcs français; le petit archer chanté par Anacréon et par l'abbé de Chaulieu. La reine Ourvaci avait dans ses jardins une image du dieu de l'amour et cette image était beaucoup plus barbare et beaucoup plus hindoue que Bussy ne pouvait le concevoir. C'est pourquoi, sans doute, ils eurent tant de peine à s'entendre et faillirent vingt fois se tuer avant de s'aimer. C'est l'effet des préjugés. Il n'y a pas de chose qui, en tout temps et en tout pays, y soit aussi sujette que l'amour. Voici comment madame Judith Gautier nous décrit l'idole de l'amour telle qu'elle était dans les jardins de la reine de Bangalore :

L'asoka pourpre, qui semble couvert de corail en perles, faisait une ombelle au dieu de l'amour. Il apparaissait, en marbre, peint et doré, chevauchant un perroquet géant, et souriant sous sa mitre à jour, en tenant son arc, fait de bois de canne à sucre, avec une corde d'abeilles d'or. Les cinq flèches, dont-il blesse chaque sens, dépassaient le carquois, armées chacune d'une fleur différente : au trait qui vise les yeux, la tchampaka royale, si belle qu'elle éblouit; à celui destiné à l'ouïe, la fleur du manguiier, aimée des oiseaux chanteurs; pour l'odorat le ketaka, dont le parfum enivre; pour le toucher le késara, aux pétales soyeux comme la joue d'une jeune fille; pour le goût, le bilva, qui porte un fruit suave autant qu'un baiser.

Près de l'Amour on voyait son compagnon, le Printemps, et devant lui, agenouillées, ses deux épouses, Rati, la Volupté, et Priti, l'Affection.

J'aurais voulu mettre plus d'ordre et de clarté dans ces simples notes sur un des talents les plus originaux

de la littérature contemporaine. J'aurais voulu du moins vous montrer ce spectacle assez rare et digne d'être considéré d'une femme parfaitement belle, faite pour charmer, insoucieuse de sa beauté, fuyant le monde et n'ayant de goût qu'au travail et qu'à la solitude.

Ce je ne sais quoi de dédaigneux et de sauvage qu'on devine dans tout ce qu'elle écrit, madame Judith Gautier le porte au fond de son âme. Elle vit volontiers toute dans le cortège de ses rêves, et il est vrai qu'aucune cour ne pourrait lui faire une suite aussi magnifique. Elle a le sens de tous les arts. Elle est profondément musicienne. Personne ne connut mieux qu'elle l'oubli des heures dans le monde indéterminé des idées musicales. Elle a écrit sur Wagner un petit livre qui témoigne de sa longue familiarité avec ce grand génie. Elle a le goût et le sentiment de la peinture. Les murs de son salon sont couverts d'animaux bizarres peints par elle, dans la manière des kakémonos japonais, et qui trahissent à la fois son goût enfantin des images et son intelligence mystique de la nature.

Quant à son talent naturel de sculpteur, il étonnait ses amis, bien avant qu'elle signât avec M. H. Bouillon, le buste de Théophile Gautier, qui vient d'être inauguré à Tarbes. Je me rappelle avoir vu la maquette d'une pendule, dans laquelle madame Judith Gautier avait déployé, ce me semble, une habileté merveilleuse à grouper les figures. C'était une sphère terrestre, sur laquelle les douze heures du jour et les douze heures de la nuit, figurées par des femmes, se livraient à tous les

travaux de la vie. Il y en avait qui buvaient et qui mangeaient, d'autres lisaient ou méditaient, s'appliquaient à quelque travail, d'autres dormaient, d'autres songeaient aux choses de l'amour. Chacune de ces petites figures était charmante d'attitude, et le groupement en était parfaitement harmonieux. Je ne sais ce qu'est devenue cette jolie maquette, ou plutôt je devine trop qu'elle n'existe plus. Quand je l'ai vue, déjà l'auteur la laissait dédaigneusement périr, et les petites Heures n'agitaient plus que des bras mutilés sur un globe sillonné de crevasses profondes. C'était la fin d'un univers, rejeté par son créateur. Je regrette, pour ma part, cette chose ingénieuse qui fut détruite à peine formée.

On a déjà signalé avec raison l'indifférence presque hostile de madame Judith Gautier, non seulement pour ses œuvres d'art, mais même pour ses plus belles œuvres littéraires. M. Edmond de Goncourt raconte qu'il trouva un jour dans la maisonnette de la rue de Longchamp la jeune Judith qui sculptait l'*Angélique* d'Ingres dans un navet. Le fragile chef-d'œuvre périt en peu de jours. Ce n'était qu'un amusement, le jeu d'une jeune fée; mais ceux qui connaissent le dédain de madame Judith Gautier pour la gloire sont tentés d'y voir un trait de caractère. L'auteur de ces magnifiques livres, écrits avec amour, n'a nul souci de la destinée de ses ouvrages. Comme elle a sculpté Angélique dans un navet, elle tracerait volontiers ses plus nobles pensées sur des feuilles de roses et dans des corolles de lis, que le vent emporterait loin des yeux des hommes. Elle écrit comme

Berthe filait, parce que c'est l'occupation qui lui est la plus naturelle. Mais quand le livre est fini, elle ne s'y intéresse plus et elle demeure parfaitement indifférente à tout ce que l'on en pense, à tout ce que l'on en dit. Jamais femme, je crois, ne laissa voir un si naturel mépris du succès et fut si peu femme de lettres. Et jamais poète n'eut plus que la fille de Théophile Gautier le droit de dire avec le berger de l'Anthologie : « J'ai chanté pour les Muses et pour moi. »

## JEAN MORÉAS <sup>1</sup>

L'auteur des *Syrtès* et des *Cantilènes* publie aujourd'hui même, chez le « bibliopole » Léon Vanier, un nouveau recueil de vers, dont l'apparition sera hautement célébrée dans le pays latin, où M. Jean Moréas marche suivi, dit-on, de cinquante poètes, comme un jeune Homère conduisant ses jeunes homérides. On cite le café où chaque soir l'aède du symbolisme enseigne les rhapsodes de l'avenir.

M. Jean Moréas est né à Athènes, il y a trente-quatre ans à peine. Il a dit lui-même, dans un rythme rare qui lui est cher :

Je naquis au bord d'une mer dont la couleur passe  
En douceur le saphir oriental. Des lys  
Y poussent dans le sable. . . . .

Il descend, si j'en crois ses biographes, du navarque Tombazis, que les marins de l'Archipel nomment encore

1. Le *Pèlerin passionné*, 1 vol. in-18.